

CALLIE

**D**émarrer la semaine par un contrôle de mathématiques devrait être interdit par la loi ! Ce n'est pas humain, ni moral, de m'infliger un tel supplice de bon matin.

Comme à mon habitude, je n'ai rien révisé, même si mes cahiers sont étalés, façon patchwork, sur le sol de ma chambre. Je les ai ouverts hier soir dans un bref élan de motivation, venu de je ne sais où, qui s'est évaporé aussitôt la première ligne lue. De toute façon, ce n'est pas comme si j'y comprenais quelque chose.

Je me demande souvent quel est l'abruti qui a inventé cette matière. C'était quoi son but ? Torturer les élèves ? On peut dire que c'est réussi.

Mon professeur, M. Kaufman, va encore me tomber dessus, c'est certain. Il ne peut pas m'encadrer. Pour lui, si tu es mauvais en maths, tu as raté ta vie. (Autant dire que la mienne est foutue.) Je suis sûre qu'il se masturbe en faisant des équations et qu'il récite les tables de multiplication à sa femme en guise de préliminaires. C'est un obsédé... des maths. Vous le croyez, ça ?

Il ne manque donc jamais une occasion de me rappeler à quel point je suis nulle et que, obligatoirement, je n'arriverai à rien dans la vie. C'est tellement encourageant.

*Allez, c'est ta dernière année. Tu peux le faire !* me motivé-je.

Mes parents m'ont toujours dit que la *positive attitude* était le premier pas vers la réussite et le succès. Chez moi, cela marche moyen, voire pas du tout, mais il n'empêche que me booster est devenu un petit rituel. Et puis de la *positive attitude*, je vais en avoir besoin pour affronter cette matinée.

Je sais bien que je ne suis pas un cas à plaindre. J'ai une famille formidable et j'habite dans un quartier plutôt huppé de la ville. Je ne manque ni d'amour ni d'argent. Mes parents, d'anciens hippies, ont gardé quelques souches babas cool. Ils ont une philosophie de vie plutôt zen. Mon frère, Tom, est l'enfant de quatre ans le plus craquant et adorable de l'univers. C'est une boule d'énergie qui ne se pose jamais et, bien qu'il parle beaucoup trop (il me casse les oreilles à longueur de journée avec ses pépiements), sa bouille d'ange et son rire communicatif font que je ne peux lui résister.

Mais aujourd'hui sonne le glas de ma propre mort. Je l'entends déjà résonner à mes oreilles, carillon mortel qui me hurle que je vais me ramasser en beauté, que ma dernière heure est venue.

J'exagère ? À peine. Je *hais* les maths. C'est viscéral. D'ailleurs, là, je suis à la limite de l'attaque de panique. *Respire, Callie ! Respire !* m'intimé-je en tapotant mes joues.

Chacun doit porter sa croix à ce qu'il paraît. La mienne, en ce moment, est un bloc de béton, probablement une ancienne prison – il ne manque que les barreaux aux fenêtres et l'on s'y croirait – où plus de mille adolescents en rut paradent chaque jour dans les couloirs.

*Allez, c'est ta dernière année. Tu. Peux. Le. Faire !*

Peut-être qu'en le répétant suffisamment, cette année scolaire sera mieux que la précédente ?

En même temps, ce n'est pas difficile. L'année dernière est à marquer dans les annales. Un vrai désastre, qui s'est

soldé par un redoublement. Un de plus, youpi. J'ai vingt ans depuis hier. Je devrais être à la fac depuis longtemps... si j'avais voulu aller à la fac – ce qui, entendons-nous bien, n'est pas le cas. Mais je suis toujours en terminale, coincée dans ce lycée moisi.

À un moment, il faudrait que je songe à abandonner, oui, mais allez faire comprendre ça à mes parents. Ils sont peut-être cool, mais pour eux, avoir le bac est primordial. Alors, je m'accroche, je serre les fesses et fais de jolis sourires de façade à tous ces trous du cul qui me pourrissent l'existence, surtout M. Kaufman.

Sauf que mon joli sourire, bien que je lui octroie nombre de pouvoirs magiques, ne sauvera pas mes notes. Dommage. Et malgré mon redoublement, mes résultats scolaires, sans être catastrophiques non plus, sont toujours insuffisants.

— Callie, mon p'tit sucre, faut te dépêcher, sinon le bus va partir sans toi ! crie mon père depuis le bas de l'escalier.

— Oui, oui, une minute, j'arrive, dis-je en enfilant mes Converse passées d'âge.

J'attrape mon sac fourre-tout, qui fait office de sac d'école, de sac à main, de sac poubelle, et jette négligemment les fameux cahiers de maths qui ne me serviront à rien. Mais bon, vaut mieux être prévoyant : en cas de pénurie de P.Q., cela peut servir.

— Ah, la voilà ! m'acclame mon père quand je les rejoins dans la cuisine.

Il me serre affectueusement dans ses bras. Ma mère vient se poster derrière lui et attend sagement son tour pour le câlin du matin.

J'ai des parents très tactiles, qui adorent également nous affubler, mon frère et moi, de surnoms ridicules. Aujourd'hui, je suis bonne pour « p'tit sucre ». Hier, c'était « Pepita »... Quant à celui qu'ils me réservent

pour demain, je ne suis pas pressée de le découvrir. Pour autant, je les laisse faire et m'en accommode facilement. Pourquoi pas, si cela peut leur faire plaisir. Et puis, après tout, c'est une preuve d'amour comme une autre.

Alors que ma mère m'étreint comme si elle ne m'avait pas vue depuis dix ans, mon père jette un coup d'œil par la fenêtre, puis me détaille d'un œil critique.

— Je crois que tu aurais dû mettre un jogging, car tu vas devoir courir, rigole-t-il.

— Euh, non. Je n'ai pas sport aujourd'hui.

Il fronce les sourcils et frotte son bouc, qu'il vient fièrement de se laisser pousser, d'une main distraite.

— Mais pour rattraper le bus, un jogging est peut-être plus pratique qu'un slim ultramoulant.

— Comment ça pour rattraper le bus ? Non, c'est pas vrai !

Je geins comme une enfant, la tête entre les mains.

— J'ai une interro à la première heure ! Je fais comment, moi, maintenant ?!

— Tu cours ?

— Ha ha ha, très drôle, marmonné-je, dépitée.

On ne peut pas dire que le sport et moi soyons amis. Je manque de coordination... et de courage. Déjà, marcher peut être une épreuve. Alors courir ? Même pas en rêve.

À mon âge, me direz-vous, j'aurais déjà pu passer le permis. Surtout que ma voiture, cadeau de mes parents chéris pour mes dix-huit ans, rouille depuis lors dans l'allée du jardin.

Mais ce n'est pas faute d'essayer ! Six fois que je le passe. Six fois que l'inspecteur (sûrement un membre de la famille de Kaufman) me recale. En plus, je tombe toujours sur le même. À croire qu'ils n'ont qu'un inspecteur dans la région !

Le fait que j'aie une fâcheuse tendance à confondre ma droite et ma gauche ne m'aide pas non plus : « Après l'intersection, tournez à droite. Non, l'autre droite, mademoiselle Meunier ! »

Et puis, il y a tous ces fichus panneaux auxquels il faut prêter attention, tout en ayant les yeux fixés sur la route et en surveillant les côtés. Afin de ne pas renverser ou accrocher accidentellement : un piéton, une moto, un vélo, un tracteur ou l'éléphant qui aurait le malheur de se trouver sur ton chemin. Désolée, mais je n'ai pas des yeux bioniques. C'est un claquage du nerf optique assuré, et mes yeux, moi, j'y tiens.

Quant au créneau, création maléfique dont l'unique but est d'engraisser les caisses des auto-écoles et des compagnies d'assurance, on en parle ?

Malgré tout, je ne désespère pas. Enfin si, je désespère carrément, mais rappelez-vous la *positive attitude*, tout ça, tout ça. *Allez, on y croit ! Je l'aurai un jour, je l'aurai !*

En attendant, je dois prendre le bus pour faire les cinq kilomètres qui séparent ma maison du purgatoire. Sauf que là, je l'ai clairement dans l'os. Je suis verte. La journée ne pouvait pas s'annoncer pire : contrôle de maths et bus raté.

Dire qu'il n'est que 7 h 40.

*Au secours.*

Ma mère a repris sa place devant la gazinière. Elle adore cuisiner, c'est un vrai cordon-bleu. Ce qui tombe bien, puisque j'adore manger. Je m'affale sur la chaise située près d'elle et me sers un *pancake* que je couvre de sirop d'érable, un de mes péchés mignons. Je l'engloutis en deux bouchées et m'en ressers un autre. Quitte à être en retard, autant l'être le ventre plein.

Il ne me reste que quinze minutes avant le début des cours. Je calcule vite fait dans ma tête combien de temps il me faut à pied pour me rendre au lycée.

Encore des maths. *Fait chier.*

— Oh, p'tit sucre, qu'est-ce qui t'arrive ? T'es toute rouge d'un coup, ça va ?

— Je compte. Du moins, j'essaye.

J'imagine déjà la fumée me sortir par les oreilles.

— Merde, ça me soûle ! J'abandonne.

Un début de migraine me fait grimacer et je masse mes tempes par petits mouvements circulaires pour évacuer la tension.

— Ton langage, Callie ! me réprimande ma mère.

Elle déteste la grossièreté. Autant dire qu'avec moi, elle est servie. Je jure comme je respire. C'est naturel, peut-être même inné. Voilà au moins une chose pour laquelle je suis douée, et je n'en suis pas peu fière. Toujours voir le verre à moitié plein plutôt qu'à moitié vide, telle est ma devise.

— Mède ça soûle, mède ça soûle, mède ça soûle ! chante mon petit frère qui passe en trombe du salon à la cuisine.

Oups, je ne l'avais pas vu celui-là.

Ma mère me fusille du regard. Ou du moins, c'est ce qu'elle imagine. Je n'ai jamais osé lui dire que son regard « qui tue », avec ses sourcils froncés à l'extrême, lui donne juste l'air constipé. Je ne voudrais pas la vexer.

— Tomichou, ce n'est pas mède mais meRde, d'accord ? intervient mon père, toujours pragmatique.

Il tourne la tête vers ma mère, qui lui lance son fameux regard qui tue, et hausse les épaules en guise d'excuse.

Je me racle la gorge pour attirer leur attention, puis lève le menton dans ma plus belle imitation de la maîtresse d'école fâchée :

— Bon les enfants, quand vous aurez fini de vous faire les yeux doux, on pourra peut-être se concentrer sur un sujet important. Au hasard, moi. Je rappelle que j'ai loupé

mon bus et que j'ai un examen dans... (*Je jette un coup d'œil à ma montre.*) Nom de Dieu, bordel de m...

Ma mère, toujours sur le qui-vive, me bâillonne de sa main avant que je ne puisse laisser libre cours à mon vocabulaire de charretier.

— Non, non, non ! Ne finis pas ta phrase, me menacette-elle. Il fait trop beau pour entendre de si vilains mots sortir de ta bouche.

Je tends le cou pour observer le ciel depuis la fenêtre. Il pleut.

— Sept minutes, je bafouille entre ses doigts. Il ne me reste que sept minutes ! C'est la mer...

Elle resserre sa prise sur ma bouche de telle sorte que la fin de mon mot s'étrangle dans un murmure inaudible.

— Quand tu auras fini de jurer, ma fille, on pourra peut-être y aller ? C'est mon jour de congé, je t'amène, me sauve mon père.

Me voilà devant les portes de l'enfer.

Je regarde ma montre : je suis à l'heure... si je cours. Ce que, bien entendu, je ne ferai pas.

J'adresse un grand sourire à Serge, le surveillant qui garde le portail, et me faufile dans l'établissement.

Une fois devant la porte de la classe, je constate que celle-ci est déjà fermée, ce qui veut dire pour M. Kaufman que je suis en retard. Merde. Je m'exhorte à quelques exercices de respiration.

*Inspirer, expirer, ne pas vomir.*

*Inspirer, expirer, ne pas vomir.*

Une fois que mon estomac a repris sa place initiale, je frappe à la porte et entre sans attendre sa réponse.

— Mademoiselle Meunier, comme c'est gentil à vous de nous rendre visite !

Kaufman me toise d'un air dégoûté, comme si j'étais un

chewing-gum collé à sa chaussure. Eh ouais, mon gars, on ne se débarrasse pas de moi aussi facilement !

Je lui adresse un grand sourire, bien faux-cul, et m'excuse platement pour mon « retard ». Sa moustache poivre et sel frémit presque imperceptiblement, ses sourcils broussailleux se froncent de suspicion et ses yeux marron se plissent derrière ses lunettes. Aurait-il vu mon majeur tendu le saluer ?

Une fois la feuille de contrôle dans les mains, je me dirige vers ma table où Noah me lance un clin d'œil avant de replonger le nez dans sa copie.

Noah, c'est mon meilleur ami. On ne se connaît que depuis la rentrée, soit quelques mois seulement, mais notre entente a été immédiate et si naturelle que je ne pourrai plus jamais me passer de son amitié. Elle m'est précieuse. *Il m'est précieux.*

Entre nous, il n'y a pas d'attraction physique, même si je dois reconnaître que Noah est vraiment canon.

Vous voyez Ian Somerhalder ?

Bon, Noah ne lui ressemble pas du tout, donc je ne sais pas si c'est le bon exemple, mais niveau beauté et *sexytude*, ils se valent. Des fantômes ambulants.

Du haut de ses dix-sept ans, il est de loin le plus beau garçon du lycée.

Imaginez un grand ténébreux... Gardez le grand, mais enlevez le ténébreux. Remplacez-le par un visage aux traits fins encore un peu enfantins, des yeux d'un gris métallique envoûtant, des lèvres bien dessinées et de magnifiques cheveux auburn dont les reflets cuivrés feraient pâlir d'envie Edward Cullen.

Le tiercé gagnant. Toutes les filles lui courent après.

En vain.

Toute cette attention féminine lui passe au-dessus. Pour lui, c'est : « Les études d'abord ; les filles, on verra

après. » Alors que moi, je prie pour en finir au plus vite, lui en redemande. Il a déjà prévu d'aller en fac de droit après le bac et veut devenir avocat spécialisé dans le droit de la famille. *Pfiou*, rien que de penser à la montagne de travail qui l'attend pour y parvenir, j'ai mal à la tête. Bref...

Alors que je m'apprête à m'asseoir, mon cher et tendre Kaufman m'interpelle à nouveau :

— Oh, mademoiselle Meunier, j'allais oublier : comme je pensais que vous n'alliez pas venir, je me suis permis de remplir le carnet de notes.

Il me montre le zéro juxtaposé à mon nom, écrit au feutre rouge et souligné deux fois – au cas où je ne verrais pas bien.

— De toute façon, reprend-il, affable, ça ne changera pas grand-chose. À moins d'un miracle, et nous savons tous les deux qu'il ne se produira pas, c'est la note qui vous attend.

Certains élèves ricanent, dont Alicia, une pimbêche peroxydée... Bon, O.K., c'est une vraie blonde, très jolie d'ailleurs, si on omet son *smoky eye* noir qui lui mange la moitié du visage. (Je ne comprendrai jamais ce besoin qu'ont certaines filles de vouloir ressembler à un panda.) Donc, notre « reine » du lycée piaffe plus fort que les autres tout en me traitant de débile.

Comme j'ai l'habitude de toutes ses remarques désobligeantes, je ne prends même pas la peine de contre-attaquer.

Dès le début de l'année, Alicia m'a prise en grippe. Je pense que c'est parce que je lui fais de l'ombre. J'ai beau ne mesurer qu'un mètre soixante et faire une taille 44, je suis jolie. Et je dis ça sans vantardise aucune. Simplement, je déteste la fausse modestie. Quand je m'observe devant le miroir, j'aime l'image qu'il me renvoie. Certes, mon corps n'est pas celui d'un mannequin. Il se peut que j'aie quelques bourrelets par-ci, par-là (surtout par-là) et que

mes fesses démesurées attirent l'attention. Je le sais. JLo peut aller se rhabiller, elle ne fait pas le poids. J'ai un *gros* cul, large et bombé (c'est déjà ça) qui est accentué par ma cambrure naturelle. Et malgré tous les quolibets que j'ai entendus sur cette partie de mon anatomie, je n'ai jamais été complexée. Je n'ai peut-être pas un corps XS, mais je sais que je plais. Les regards enflammés qu'on me lance parfois ne trompent pas. Et puis, je pars du principe qu'on a le corps qu'on a, il faut faire avec. Alors oui, je suis jolie, n'en déplaise à certains...

Une heure, à griffonner des affreux petits démons moustachus et ventripotents, plus tard – autant vous dire que je suis devenue super douée en la matière –, le cours s'achève enfin et je respire de nouveau. En partant, je donne ma copie à Kaufman. Ce dernier, insensible à mes chefs-d'œuvre, me l'arrache des mains en levant les yeux au ciel, exaspéré. Il n'a jamais eu la fibre artistique, que voulez-vous.

Le reste de la journée se passe comme un lundi : chiant, pénible et déprimant. Heureusement, en dernière heure, une annonce du proviseur vient égayer notre journée : notre professeur de philo, dépressive depuis des années, est en arrêt maladie pour une durée indéterminée et son remplaçant ne viendra que lundi prochain. Ce qui allège considérablement notre emploi du temps.

Même Noah, qui habituellement aurait râlé sur le retard qu'il allait prendre dans le programme, esquisse un sourire. *Yes*.

## DANIEL

C'est un vrai déluge qui s'abat sur Limoges depuis vingt-quatre heures. Les quelques mètres qui séparent ma voiture de la maison de mes parents ont suffi pour me tremper jusqu'à l'os. À l'abri dans la véranda, je m'ébroue comme un chien.

Ma mère, toujours aussi prévenante, arrive aussitôt, une serviette dans une main et une tasse de thé fumante dans l'autre.

— Sèche-toi vite avant de tomber malade et avale-moi ça, m'ordonne-t-elle.

J'ai beau avoir vingt-six ans, elle continue de me couvrir comme si j'en avais dix.

Je secoue la tête, à la fois exaspéré et amusé par ses directives, et accepte de bon cœur le mug qu'elle me tend.

Puis je lui emboîte le pas tandis qu'elle rentre dans le séjour. Elle se retourne et me lance un regard torve.

— Où crois-tu aller comme ça avec tes chaussures pleines de boue ?

— Euh...

— C'est bien ce que je pensais. (*Elle m'indique d'un signe de tête les chaussons alignés près de la porte.*) Ah, ces hommes ! Toujours à croire que la serpillière se passe toute seule, maugrée-t-elle.

Je n'ai jamais été le genre de fils ingrat qui n'en fiche pas une ramée pour aider ses parents. Même si j'ai déménagé

de chez eux depuis bientôt quatre ans, je passe plusieurs fois par semaine et aide mon père à retaper le grenier qu'il a décidé d'aménager en pièce à vivre. Cependant, manier le tournevis n'est pas la discipline dans laquelle j'excelle le plus. Je suis un piètre bricoleur, je l'avoue. Mais là n'est pas le problème, ma mère est une râleuse dans l'âme. Quoi que l'on dise ou quoi que l'on fasse, elle rouspète. Et elle adore ça.

Son côté bougon en impressionne plus d'un, à commencer par Camélia, ma fiancée, qui n'a jamais vraiment réussi à communiquer avec elle, surtout ces derniers temps. Pourtant, derrière cette facette bourrue se cache un cœur immense. Ma mère serait prête à tout sacrifier pour nous. Il faut dire que nous sommes une famille réduite, composée uniquement de trois membres. Je suis fils unique, comme mes parents avant moi. Je n'ai donc ni oncle, ni tante, ni cousin, ni cousine. Je n'ai jamais connu mes grands-parents maternels – ils sont morts quelques années avant ma naissance. Et mes grands-parents paternels, eux, sont décédés quand j'étais tout gamin, à quelques mois d'intervalle seulement. Mon père et moi sommes le centre de l'univers de ma mère et réciproquement.

Une fois mes chaussons enfilés, l'accès au reste de la maison m'est enfin autorisé. Je prends place au plus près de la cheminée pour essayer de réchauffer mes membres engourdis par la pluie glaciale. Je ferme les yeux un instant et me laisse bercer par le crépitement des flammes. Mon corps se détend doucement, ramolli par la chaleur vive que dégage l'âtre rougeoyant.

— Où est papa ? demandé-je à ma mère qui vient de s'installer à mon côté.

— Dans le jardin. (*Elle secoue la tête, dépitée.*) Il bataille avec le barbecue.

— Tu rigoles ?! Il pleut comme vache qui pisse. Ne me dis pas qu’il prépare un barbecue !

— C’est pourtant le cas.

Elle secoue une nouvelle fois la tête.

— Je te jure, s’il chope un rhume, ça va barder ! Monsieur avait envie de poisson grillé.

— Et il ne pouvait pas se les faire griller ici ?

De l’index, je désigne la cheminée.

— Après tout, il y a un feu ici aussi.

— Tu sais bien qu’il ne supporte pas l’odeur du poisson dans la maison.

Mon père est un paradoxe à lui tout seul.

— On peut le voir de la fenêtre. Regarde ! (*Elle se penche vers l’avant et j’en fais de même.*) Le petit truc vert, c’est lui.

À travers le rideau transparent, une forme indistincte se meut. Je me lève et m’approche de la porte vitrée. Mon père, vêtu de sa salopette de pêcheur, en bottes et en K-way kaki, s’active sous un grand parapluie. Quel fou !

— Et tu l’as laissé faire ? m’esclaffé-je en me tournant vers ma mère.

— Ça fait plus de trente ans que mes menaces d’émasculation ne marchent plus sur lui. (*Elle soupire, vaincue.*) Il a compris depuis bien longtemps que j’aboie sans mordre. Et plus il vieillit, plus il n’en fait qu’à sa tête.

Elle essaye de prendre une mine sévère, mais à son sourire en coin, je vois bien que la situation l’amuse.

— Bon, et toi ? poursuit-elle. (*Je reprends place sur le fauteuil.*) Les préparatifs de mariage avancent comme vous le voulez ?

Dès qu’elle aborde mon mariage, le sourire de ma mère vacille. Je sens bien qu’elle est réticente. À l’annonce de mes fiançailles, elle m’a embrassé et m’a félicité comme

tout le monde, cependant j'ai bien vu sa grimace, qu'elle n'a pu masquer à temps, déformer les traits de son visage.

Cela fait maintenant huit ans que je suis en couple. Je connais Camélia depuis mon enfance. J'ai dû lui courir après pendant des années avant qu'elle n'accepte de sortir avec moi. Et je crois que c'est ce qui déplaît à ma mère. Elle a toujours trouvé que notre relation n'était pas équilibrée. Elle voit en Camélia une despote castratrice, doublée d'une manipulatrice. Selon elle, ce n'est pas de l'amour que je ressens, mais une sorte de fascination malsaine. J'en doute ! Je pense que je suis suffisamment grand pour faire la différence.

— Ça avance doucement, oui. Camélia a réservé un manoir, près d'un lac. Un endroit magnifique selon elle.

— Tu n'as pas été le voir avec elle ?

Je hausse les épaules, désinvolte.

— Je n'ai pas eu le temps avec mon boulot et Camélia était pressée de réserver. Je lui fais confiance.

— Dan, mon chéri, je peux te parler franchement ? (*J'acquiesce, mais un rictus déforme ma bouche.*) J'ai un mauvais pressentiment.

Elle triture ses doigts, et ses iris, du même ambre doré que les miens, me transpercent. Sous son regard, je me sens à nu.

— Es-tu sûr de toi ?

— Je l'aime.

— Je n'en doute pas. Seulement parfois, l'amour prend différentes formes. Certaines d'entre elles sont novices. Parfois on aime, mais pas de la bonne façon. Parfois on aime, mais pas la bonne personne. Dans ton cas, ce n'est ni de la bonne façon ni la bonne personne. Je suis désolée d'être aussi directe, mais c'est la stricte vérité. Camélia a changé et tu es le seul à ne pas l'avoir remarqué. Cette

femme est une éternelle insatisfaite et j'ai peur que ton mariage précipité ne soit voué à l'échec.

J'inspire profondément pour ne pas m'énerver.

— Nous sortons ensemble depuis des années. Il n'y a rien de précipité là-dedans.

— Certes. Il n'empêche que tu l'as demandée en mariage parce que ton couple battait de l'aile à ce moment-là. Penses-tu sincèrement que s'unir dans de telles conditions soit judicieux ?

Je m'emmure dans le silence. Une dispute avec ma mère est la dernière chose que je veux. Or, si l'on continue sur cette voie, le clash est assuré. Elle est persuadée d'avoir raison. Je suis persuadé d'avoir raison. Seul l'avenir nous départagera.

Alors, je me lève, me penche vers elle et l'embrasse tendrement.

— Je t'aime, maman.

Les brumes de mon rêve se dissipent et je me réveille en sursaut, le cœur tambourinant. Maudit rêve ! Je peux encore sentir le doux parfum de camomille de ma mère dans mes narines.

— Maman, pourquoi m'as-tu quitté ? murmuré-je dans un gémissement qui me comprime la trachée.

Certaines personnes sont hantées par des cauchemars, moi, ce sont les rêves qui déchirent mon cœur. Dès que je m'endors, je rêve de mes parents bien en vie. Et chaque réveil se fait plus cruel lorsque la réalité me rattrape : je suis seul.

Une violente douleur me percute le thorax, comme à chaque fois que je pense à eux. Je me frotte du plat de la main le côté gauche de ma poitrine, espérant ainsi atténuer cette brûlure lancinante. La vie m'a appris que tout peut basculer en un instant. Une météo capricieuse, un

brouillard épais, une vitesse excessive et leur voiture a fini encastrée dans un arbre. D'après les secouristes, ils sont morts sur le coup. La tôle de la voiture était tellement pliée qu'ils ont mis deux heures à les désincarcérer.

Ce jour-là, moi aussi, j'ai perdu la vie.

Il a suffi de quelques jours pour que tout me soit arraché. Ma famille, ma fiancée, mes amis. J'ai tout perdu. On dit souvent qu'une merde n'arrive jamais seule : je confirme. On dit aussi que les conseils d'une mère sont souvent avisés... Le destin a tranché, ma mère avait raison : Camélia Rodriguez est une sale garce.

Penser à elle remplace immédiatement la tristesse par une colère sourde. Je préfère. La colère au moins, je peux la gérer.

Elle n'a rien trouvé de mieux que de baiser avec Marc, un collègue que je pensais bêtement être mon ami, le jour de l'enterrement de mes parents. Pendant que j'accueillais les invités après les obsèques, les remerciant de leur présence, elle s'envoyait en l'air à l'étage.

Mon poing cogne violemment la table de nuit à ce souvenir.

Dire que ces connards étaient en train de baiser dans mon ancienne chambre.

Un rugissement franchit mes lèvres en repensant à l'excuse bidon qu'elle a osé me sortir quand je l'ai éjectée *manu militari* de la maison :

— *Ce n'est pas ce que tu crois ! m'a-t-elle expliqué en pleurant bruyamment. Je n'ai aucun sentiment pour Marc, tu le sais bien. Je n'aime que toi, Dan ! Je t'en prie ! C'était un moment d'égarement qui n'arrivera plus, je te le promets. Il a... Il a profité de ma faiblesse. Pardonne-moi, m'a-t-elle supplié en s'agrippant à moi.*

*Elle a hoqueté violemment, puis constatant que son petit discours me laissait de marbre, elle s'est énervée :*

— *Si tu avais été un peu moins égoïste et un peu plus à mon écoute, on n'en serait pas arrivés là ! Remets-toi aussi un peu en question avant de me dévisager comme si j'étais la dernière des salopes ! Ce sont tes actes qui ont engendré cette situation. Tu m'as abandonnée !*

*En prononçant sa dernière phrase, elle s'est effondrée à genoux. Son visage avait perdu toutes ses couleurs et des sillons noirs grimaient ses joues à chaque nouvelle larme versée. Dans un contexte différent, j'aurais souri tant elle faisait penser à Pierrot le clown.*

C'est la dernière image que j'ai d'elle. Je suis rentré à la maison sans me retourner, la laissant seule avec ses regrets. Plus tard, j'ai appris qu'ils n'en étaient pas à leur première coucherie. Marc s'était vanté au travail de se la taper dans mon dos.

Ça a été la goutte de trop ! Alors, j'ai fui, non sans avoir pété le nez de Marc au préalable. J'ai mis en vente la maison de mes parents qui me rattachait à des souvenirs bien trop douloureux et je suis parti comme un voleur.

Sur le moment, prendre un nouveau départ pour commencer une nouvelle vie m'avait semblé une bonne idée. Mais que je sois ici ou là-bas, ma souffrance reste la même. Elle m'accompagne et ne me quitte plus. Quand la douleur cessera-t-elle ?

*Pas après pas, je me répète.*

Cela fait quelques jours à peine que je suis à Nice et déjà, je cumule les emmerdes. Ma priorité pour aujourd'hui est de trouver un logement, puisque l'appartement dans lequel je devais m'installer n'est plus disponible. Le jour de mon emménagement, le propriétaire m'a gentiment averti par SMS qu'en fait, il en avait besoin pour sa fille.

Le bail n'étant pas signé (je devais le faire en récupérant les clés), je n'ai aucun recours.

Dans l'urgence, j'ai pris la première chose qui me tombait sous la main, afin de ne pas dormir dehors. Voilà comment je me retrouve dans cet hôtel miteux, en banlieue de la ville, à pester contre l'absence d'eau chaude. Le gérant m'a dit qu'en raison du froid, une des canalisations avait lâché et qu'il avait appelé le plombier. Trois jours que j'attends, et toujours pas de plombier en vue.

J'ai bien essayé de me laver à l'eau froide, mais elle est franchement *glaciale*. Il faut dire que les températures hivernales sont particulièrement rudes cette année, même pour la saison. Alors, même si je rêve d'une bonne douche, je me contente d'une toilette de chat. Heureusement, ce n'est pas mon odeur corporelle qui va gêner quelqu'un. Mis à part mes élèves, je ne côtoie personne, et ces derniers ne semblent pas s'en plaindre. Du moins, pas pour l'instant.

Le réveil sonne pour la quatrième fois. Je fais glisser mon doigt sur l'écran du téléphone pour l'éteindre et m'accorde encore cinq minutes d'auto-apitoiement avant de me lever.

Le passage par la case salle de bains est une nouvelle fois expéditif. Un jet d'eau glacée sur la figure, un brossage de dents et une pulvérisation de shampoing sec dans mes cheveux afin de leur redonner un peu de fraîcheur.

En croisant mon reflet dans la glace, je ne me reconnais plus, moi qui ai toujours eu une allure impeccable. Je suis mal rasé, mes yeux sont rougis et fatigués, mon regard est éteint, mes cheveux blonds sont encore plus ébouriffés que d'habitude et auraient besoin d'un bon coup de ciseaux. Je ne suis que l'ombre de moi-même. Ce constat me fait l'effet d'une gifle. Il faut que ça change. Je ne veux pas me laisser aller à la déprime, je ne suis pas venu ici pour ça. À

défaut d'une bonne douche, je sors le rasoir et m'attaque à ce début de barbe qui me démange furieusement.

Quelques minutes plus tard, je suis prêt à affronter le monde. Je profite de ce mercredi où je ne travaille pas pour éplucher les petites annonces, en quête d'un logement décent.

Après plusieurs heures de recherches infructueuses, à ratisser la ville de long en large, je m'octroie une pause. Il est déjà 15 heures et je n'ai toujours pas mangé.

J'entre dans le premier troquet que je trouve qui sert des collations. Le bar, à la décoration vintage, est chaleureux et cosy. Je commande un hamburger-frites au comptoir et me dirige vers le fond de la salle pour plus de tranquillité. Je m'effondre sur la banquette et mon corps crie de soulagement.

Une fois que je suis rassasié, le serveur m'apporte un café bien serré comme je les aime. Je le remercie brièvement et saisis mon téléphone qui ne cesse de biper.

Mince ! C'est Camélia.

J'hésite plusieurs secondes avant d'ouvrir le message, mais la tentation est trop forte...